

## Les études sur les zines en question

---

**Izabeau Legendre**

Université Queen's

Ce qui suit se veut une présentation générale des études sur les zines. J'y aborde dans un premier temps leur émergence, ainsi qu'un aperçu de l'état actuel de la recherche. Dans un deuxième temps, je me penche sur la question complexe de la place des chercheur-ses dans le fanzinat. Dans un troisième et dernier temps, après avoir situé l'émergence de la recherche universitaire dans le contexte d'un tournant institutionnel plus large pour le fanzinat, je traite des grandes lignes de la controverse autour de la parution d'un livre par une chercheuse britannique en 2010. «L'Affaire Teal Triggs», nommée d'après son autrice, met ainsi en lumière la complexité des rapports de pouvoir au milieu desquels la recherche sur les zines doit aujourd'hui naviguer, et me sert de base à une réflexion sur ce que la recherche peut apporter au fanzinat.

### Émergence des études sur les zines

Il est aujourd'hui commun de voir dans la publication *Notes from Underground* de Stephen Duncombe en 1997 le coup d'envoi des études sur les zines. Il est vrai que le travail de Duncombe a eu, et continue d'avoir, une influence décisive sur le développement du champ d'étude, voire de ce qui est progressivement en train de devenir une discipline à part entière, les «zine studies<sup>1</sup>». Selon Janice Radway (2011), le travail de Duncombe est particulièrement important en ce qu'il garantit une certaine légitimité au médium dans le champ universitaire tout en déterminant, dans les grandes lignes, les orientations

---

1. Le livre de Duncombe cumule 1299 citations sur Google Scholar, en date du 17 janvier 2023. À comparer avec les 367 citations pour *Girl Zines* d'Alison Piepmeier, deuxième ouvrage le plus cité sur le sujet. On peut, à toutes fins pratiques, suivre l'évolution de la recherche sur les zines en suivant les citations du travail de Duncombe, tellement il est, encore aujourd'hui, un passage obligé.

théoriques et méthodologiques des études à venir. L'approche qu'il met en avant est d'abord politique, ce qui sera également le cas des études subséquentes les plus influentes. Le corpus de zines sur lequel il se concentre – les zines « post-punk » des années 1980-1990 – est également le corpus le plus étudié à ce jour, en particulier si on l'y ajoute les zines *Riot Grrrl* (dont Duncombe traite très peu), qui voient le jour à la même période. Finalement, et c'est peut-être là l'influence la plus durable de son travail, il établit un standard de proximité entre la recherche et le milieu des créateur·rices de zines : son travail est largement appuyé par des entretiens et des correspondances personnelles, et sa légitimité en tant que chercheur en est grandement redevable.

Malgré l'importance considérable de *Notes from Underground* et la prolifération des recherches universitaires sur le fanzinat depuis les années 1990, Radway nous rappelle que ce serait une erreur de penser que le discours savant sur les zines apparaît avec Duncombe. Bien avant la publication de son étude, des compilations, des anthologies, des articles dans des zines, voire des livres publiés par des auteur·rices paraissent, en format imprimé ou en ligne. Cette « recherche endogène<sup>2</sup> » n'a, en fait, jamais vraiment cessé de se pratiquer. Elle accompagne l'introduction des études sur les zines dans le champ universitaire et contribue à l'influencer. Encore aujourd'hui, dans le fanzinat, on trouve tantôt des zines, tantôt des livres ou des magazines documentant et réfléchissant au médium ainsi qu'aux enjeux soulevés par la pratique des acteur·rices du milieu. Pour Radway, les études universitaires elles-mêmes – autant que les travaux d'archivistes et de bibliothécaires sur le médium – émanent en fait du fanzinat et de cette tradition endogène de recherche :

*In fact, I would argue that the indigenous research apparatus I mentioned earlier, the archives and collections and the librarian – and teacher – generated literature that supports them, and the academic literature are political acts that are themselves effects of zine-ing. Those involved in these practices were inspired to act by their past experiences with zines, which convinced them that the larger world of knowledge production should be altered by the active presence of zines in it<sup>3</sup>. (Radway, 2011 : 144)*

Il est vrai que Duncombe lui-même misait sur sa proximité avec le fanzinat de son temps, et en particulier avec la scène new-yorkaise dans laquelle il était un acteur engagé, pour asseoir les bases de son travail de recherche. Depuis lors, la participation active des chercheur·ses à une scène, en tant qu'auteur·rices ou autre, garantit souvent la légitimité de leur travail. On peut, par exemple, mesurer cet héritage à la manière quasi

2. Radway utilise l'expression d'*Indigenous Research Apparatus* (Radway 2011 : 144). J'ai préféré le terme « endogène » pour éviter toute confusion avec la recherche autochtone. Le terme est également utilisé par Bréan (2012), qui parle d'une « tradition critique endogène » dans le fanzinat de science-fiction.

3. Je traduis : « En fait, je dirais que l'appareil de recherche indigène que j'ai mentionné plus tôt, les archives et les collections, la production écrite des bibliothécaires et des enseignants qui les soutiennent, ainsi que le discours universitaire, sont des actes politiques qui sont eux-mêmes le corollaire de la création de zines. Ceux et celles engagé·es dans ces pratiques ont été poussés à l'action par leurs propres expériences personnelles avec les zines, qui les a convaincu·es de la nécessité de transformer la production de savoir en y intégrant les zines. »

systématique qu'ont les chercheur·ses de souligner leur relation personnelle au fanzinat<sup>4</sup>. En s'introduisant à l'université, la recherche sur les zines garde malgré tout une certaine présence dans le fanzinat, et les universitaires peuvent être considéré·es – au même titre que les bibliothécaires, les archivistes ou les enseignant·es travaillant avec des zines – comme des actrices et des acteurs du fanzinat.

### Les « zines studies » aujourd'hui

Les études sur les zines forment aujourd'hui un corpus substantiel. Anne Hays (2020) propose une recension bibliographique importante des études sur les zines en langue anglaise pour la période 1990-2018. Son travail offre un regard d'ensemble très intéressant. Elle remarque, sur cette période, une croissance exponentielle : d'une moyenne inférieure à deux articles par année entre 1990 et 1995, on passe à une moyenne supérieure à 15 par année entre 2014 et 2018, les cinq dernières années incluses dans le recensement de Hays (voir *Figure 1*). La création, en 2019, de *Zines. An International Journal on Amateur and DIY Media*, a fait doubler cette moyenne. Cette importante production se reflète dans la quantité de monographies – études sur les zines, sur un corpus de zines incluant un sous-genre ou sur une scène précise, sur un·e artiste, un collectif ou un zine périodique en particulier – publiées sur la même période. Entre 1990 et 2018, j'en recense moi-même pas moins de 42 à être publiées, en anglais seulement. Elles n'atteignent pas une dizaine entre 1930 et 1990, un nombre qui correspond à la production des quatre dernières années (2018-2022) seulement. Hays note d'ailleurs que rien n'indique, dans la quantité d'articles publiés au fil des ans, le signe d'une augmentation soudaine. La publication de l'étude de Duncombe en 1997 ne marque en effet aucun tournant sur ce point, et la publication du travail d'Alison Peipmeier, en 2009, s'inscrit dans une tendance déjà amorcée. En d'autres mots, la recherche sur les zines affiche une nette et constante croissance depuis le début des années 1990.

Le découpage par discipline (présenté dans la *Figure 2*) illustre bien un certain état de fait : les études sur les zines les plus connues, celles qui semblent dominer le champ d'études en essor, ne sont qu'une partie d'un ensemble de travaux beaucoup plus vaste. On pourrait ranger les études les plus citées du côté des « Feminist Studies » [35] (Peipmeier, 2009 ; Licon, 2012 ; Buchanan, 2018) ou des « Media Studies » [21] (Duncombe, 1997 ; Atton, 2002 ; Subcultures Network, 2018). Celles-ci pourraient également être placées dans les catégories « Sociology » [5], « History » [4], « Political Science » [2]. On ne compte là, cependant, qu'un peu plus de la moitié des articles recensés par Hays. Il s'est en effet développé, en parallèle de ces recherches, une série de travaux tant en bibliothéconomie

---

4. Et ce même lorsque cette connexion au fanzinat est anecdotique, comme pour Radway par exemple : « Although I have never been a zinester, I became interested in them [zines] around the time Duncombe was writing his dissertation and his book. My interest developed because the daughter of a friend became involved in riot grrrl and the zine-ing that emerged around it. » (Radway, 2011 : 143) Je traduis : « Bien que je n'aie jamais été zinester moi-même, j'ai commencé à m'intéresser aux zines à peu près à l'époque où Duncombe écrivait sa thèse et son livre. Mon intérêt s'est développé par l'entremise de la fille d'une amie, qui était impliquée dans le riot grrrl et la création de zines qui accompagnaient le mouvement. »

et archivistique (« Library Science » [40]) qu’en éducation (« Education » [30]). Malgré le fait qu’ils soient largement moins cités à l’extérieur de leur sous-champ d’études respectif, ces travaux sont particulièrement intéressants en ce qu’ils mobilisent des chercheuses et des chercheurs qui sont souvent en contact direct avec les zines dans le cadre de leur travail. Un bon nombre de ces articles est en effet signé par des bibliothécaires responsables de collections de zines dans différents cadres institutionnels, allant de l’institution *Do-It-Yourself* mise en place par la communauté même (Baker & Cantillon, 2022), à la grande institution publique, universitaire ou nationale (DeVoe & Duff, 2021). La recherche en éducation partage cette caractéristique : un nombre considérable d’articles sont publiés par des enseignant·es ou des éducateur·rices spécialisé·es œuvrant dans un large éventail de contextes, de l’école primaire à l’université, en passant par des milieux d’enseignement et de formation communautaires (Thomas, 2018). Ces deux sous-champs de recherche ont, en outre, la particularité de soulever des enjeux pratiques (liés au catalogage, à la pédagogie, etc.) et de comporter une composante empirique (entretiens avec des bibliothécaires, ateliers de fabrication de zines, etc.).

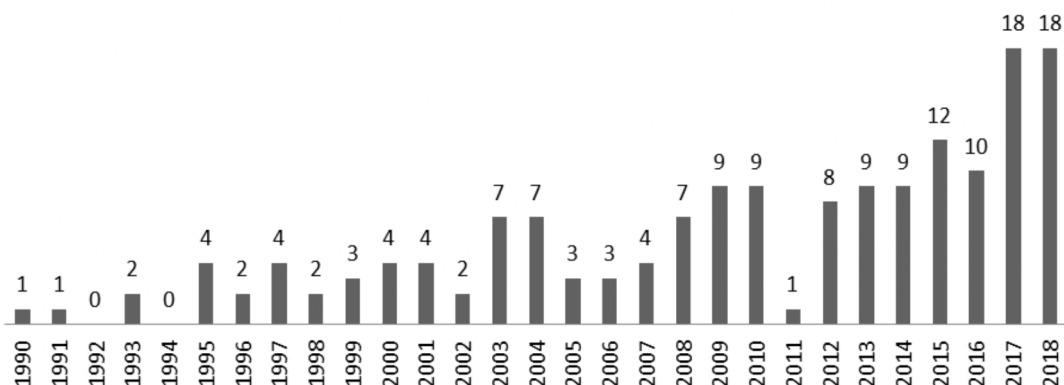


Figure 1. Nombre d’articles publiés par année (en anglais) – Source : Hays, 2020 : 10.

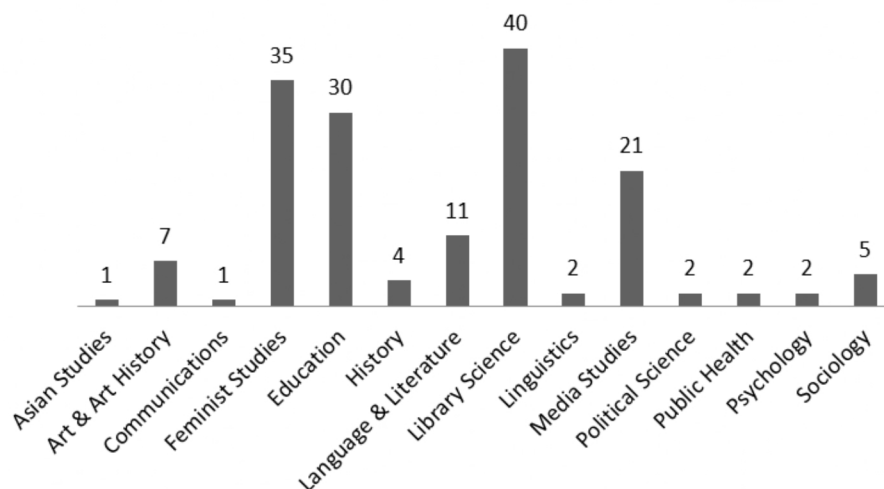


Figure 2. Nombre d’articles publiés par discipline (en anglais, de 1990 à 2018) – Source : Hays, 2020 : 11.

Le découpage par sujet, quant à lui, témoigne des principales orientations dans la recherche (voir *Figure 3*). On découvre, sous cet angle, que l'influence des études féministes sur la recherche sur les zines dépasse largement le cadre de l'affiliation disciplinaire aux «Feminist Studies». Parmi les cinq sujets les plus touchés, deux d'entre eux concernent directement des enjeux féministes («Riot Grrrl<sup>5</sup>» [17]; «LGBTQ Identity» [8]). Hays note à cet effet que plusieurs articles recensés dans les catégories de sujets les plus étudiés («Music Criticism» [11], «Communication & Rhetoric» [13], ou encore «Political Movements» [6]) portent, de façon secondaire, sur des thèmes féministes et queers: «*it is certainly noteworthy how many articles discuss feminism through zine-making whether those zines are situated in the riot grrrl movement or outside of it*» (Hays, 2020: 15). De la même façon, il est important de noter que la recherche en bibliothéconomie est souvent le produit de bibliothécaires, et qu'un nombre considérable des collections de zines sous leur responsabilité sont spécialisées dans les zines féministes, ou à tout le moins produits par des femmes (voir, par exemple, les travaux de Jenna Freedman et de la [Barnard Zine Library](#)).

Un bon nombre d'études rangées sous les catégories liées à la bibliothéconomie et l'archivistique («academic libraries» [1], «access services» [1], «art libraries» [7], «cataloging» [4], «collection development» [13], «library instruction» [1]) peuvent ainsi porter partiellement sur des sujets féministes.

Quelques rectifications doivent être apportées au travail de Hays. D'abord, son étude ne recense que des articles publiés dans des revues universitaires, et compilés dans une série de bases de données. Les livres et les chapitres de livres, tout comme les mémoires et les thèses, n'y figurent pas. Elle n'y inclut également que les articles portant les mots-clés «zine» ou «fanzine», ce qui exclut indûment certaines études. Un autre biais, plus important, l'entraîne à sous-estimer de façon très importante la recherche sur le fanzinat de science-fiction, voire relevant du «fandom» plus largement. Dans le cadre de mes travaux de recherche, j'ai constitué une bibliographie des études sur les zines (Legendre, 2023), qui rassemble toutes les références compilées par Hays, ainsi que celles d'un bon nombre d'autres bibliographies publiées précédemment ou depuis (Dodge, 1998; JuBri, 2017; Macquarie, 2011; Rauch, 2021; Wulff & Vonderau, 2007; Zobl, 2003), ainsi que des références n'ayant jamais été indexées dans des bibliographies semblables auparavant. Si Hays recense 163 articles, je compte, pour la même période (1990-2018), un total de 289 articles publiés en anglais. J'y ajoute 136 chapitres de livres et 93 mémoires et thèses, en plus des livres mentionnés précédemment. Dans l'ensemble, ces travaux semblent suivre les mêmes tendances observées par Hays dans les 163 articles. On peut considérer son échantillon comme étant largement représentatif, si ce n'est de l'absence considérable

- 
5. Le Riot Grrrl est un mouvement culturel et politique féministe punk ayant vu le jour aux États-Unis au tournant des années 1980 et 1990. Comme pour le mouvement punk dans son ensemble, la publication de zines a joué un rôle très important dans le développement et la dissémination du mouvement. L'influence du Riot Grrrl sur le fanzinat contemporain a été, par conséquent, considérable et cette importance est reflétée dans les études. [Voir l'article de Naemi Piecuch à ce sujet.](#)
  6. Je traduis: «le nombre d'articles traitant du féminisme en lien avec la création de zines, que ces zines fassent partie du mouvement Riot Grrrl ou non, est tout à fait remarquable».

des travaux portant sur le fanzinat de science-fiction. La proportion pour les livres donne une idée de l'ampleur de cet angle mort, partagée par une part importante du champ des études sur les zines. Quinze des 59 monographies publiées à ce jour portent sur les zines produits dans un « fandom » ou un autre, la science-fiction dominant largement avec 11 titres. Les études sur les cultures de « fan » et la science-fiction représentent, à cet effet, une contribution essentielle au développement des études sur les zines.

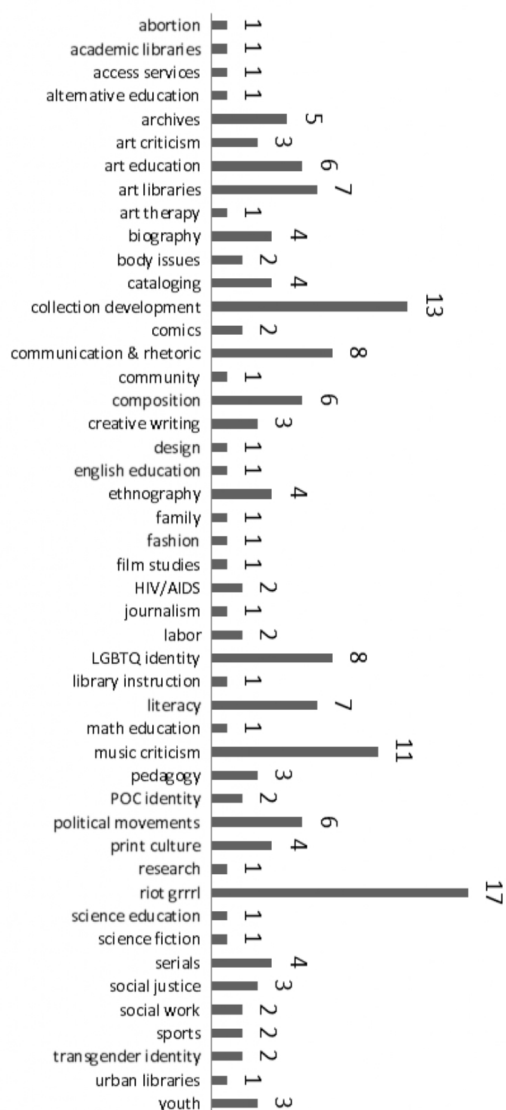


Figure 3. Nombre d'articles par sujet (en anglais, entre 1990 et 2018) – Source: Hays, 2020: 13.

Un autre sujet semble largement sous-représenté dans le travail de Hays: la bande dessinée. Comme l'indique la Figure 3, Hays ne relève que deux articles sur ce sujet. Il y a là sans doute l'effet d'un biais indu par les différentes bases de données sur lesquelles elle s'appuie. Le problème du vocabulaire, et incidemment des mots-clés, se pose ici également. Dans bien des cas, les appellations « underground comics/comix », « alternative comics/comix » et « mini comics/comix » remplacent celle de « zine » dans l'usage pour le

champ anglo-saxon de la bande dessinée. Malgré tout, il ne fait cependant pas de doute que la recherche sur les zines de bande dessinée, autant que celle sur la bande dessinée plus largement, est plus riche en langue française qu'en langue anglaise, ce qui explique en partie cette sous-représentation.

Pour ce qui est de l'état de la recherche en français, j'ai pu recenser une cinquantaine d'articles universitaires écrits en français portant directement sur les zines. S'y ajoute une trentaine de mémoires et de thèses, ainsi qu'un nombre semblable de livres. Parmi ces derniers, une poignée seulement peuvent être considérés comme des contributions significatives au champ d'études : les deux tomes de *Bricolage radical* de Samuel Étienne (2016 ; 2019), *Graphzine graphzone* de Xavier-Gilles Néret (2019), *La micro-édition : Plateforme de développement d'un univers personnel* d'Arthur Plateau (2017) et ma propre étude sur *La scène de Montréal* (Legendre, 2022). Les autres sont souvent produits par des auteur·rices de zines, et se présentent davantage comme des anthologies, des catalogues d'exposition ou des recueils d'images que comme des études à proprement parler.

On peut remarquer que, comme dans les études en anglais, si la recherche sur la presse musicale, et en particulier le punk, y occupe une part importante, les études sur le fanzinat de bande dessinée occupent une place beaucoup plus large dans le corpus français. Autre élément marquant : le plus souvent, les études en français n'abordent les zines que partiellement et de biais. Si certains zines font bien l'objet d'études, le « fanzinat » ou la culture du zine sont rarement abordés. On peut finalement noter que la production de zines en langue française ne fait pas forcément l'objet d'études : un bon nombre de travaux publiés en français donnent, en effet, toute la place aux zines « classiques » américains et britanniques, le plus souvent liés à des scènes musicales, punks ou leurs héritières. La bande dessinée pourrait être le seul domaine où cette tendance ne semble pas se vérifier.

### **Contexte : un tournant institutionnel**

La période couverte par Hays correspond, dans le fanzinat, à un moment de transition important, que ce soit aux États-Unis, en Europe ou au Québec. J'ai noté, dans mon travail sur la scène du zine de Montréal, un « tournant institutionnel » à la fin des années 1990 et au début des années 2000, marqué par la fondation d'Archive Montréal (ARCMTL) en 1998, première grande collection de zines, et la première édition d'Expozine en 2002, plus grand festival annuel de zines et de micro-édition encore à ce jour. Ce processus, alliant la création d'institutions locales et l'intégration de zines dans des institutions plus structurantes pour le champ culturel et intellectuel, s'amorce en fait dès les années 1980 aux États-Unis. Plusieurs éléments marquent ce tournant institutionnel : la publication de « métazines », la création de collections de zines dans des bibliothèques et la tenue des premiers salons et festivals consacrés aux zines. Le premier « métazine » – ou de zines portant sur le fanzinat et abordant différents aspects du phénomène – à avoir une grande influence est *Factsheet Five* (1982-1998). Vu son rôle structurant important pour le fanzinat américain et international de son époque (des auteur·rices de zines du Québec comme Julie Doucet se font connaître à l'international à travers la recension de leur travail dans ses pages), une publication comme *Factsheet Five* devient elle-même une institution structurante pour le

milieu. Aujourd'hui, deux « métazines » sont toujours actifs, *Broken Pencil* (fondé en 1995), basé à Toronto et jouant un rôle similaire à celui d'ARCMTL et d'Expozine à Montréal, et *Xerography Debt* (fondé en 1999), plus orienté vers les zines autobiographiques, basé à Portland en Oregon, et associé à la maison d'édition alternative *Microcosm*.

Suivant la création de ces « métazines », on retrouve depuis les années 1990 une prolifération de bibliothèques, de collections et d'archives de zines. Cédant la barre de *Factsheet Five* à un autre éditeur en chef en 1991-1992, son fondateur Mike Gunderloy décide de faire don de son imposante collection de zines, estimée à plus de 10 000 documents, à la bibliothèque de l'état de New York, basé à Albany. Le *Fonds Mike Gunderloy-Factsheet Five* est le premier ensemble de cette ampleur à être hébergé dans une bibliothèque aux États-Unis. Au même moment, des collections associatives ou communautaires voient le jour. La bibliothèque de zines de l'espace collectif punk ABC No Rio de Manhattan est fondée en 1998 afin d'héberger la *Blackout Zine Library*, menacée par l'éviction du squat dans lequel elle est hébergée. En France, la *Fanzinothèque de Poitiers*, organisée sur des bases associatives et communautaires similaires, est fondée en 1989. Avec environ 50 000 entrées dans son catalogue et une estimation de 10 000 documents qui doivent encore être encodés, la collection de la Fanzinothèque est aujourd'hui la plus importante dans le monde. Aux États-Unis, au courant des années 1990 et surtout 2000, des collections spécialisées dans des bibliothèques universitaires commencent à voir le jour.

Au Québec, la collection la plus importante est sans doute celle d'ARCMTL, quoique l'absence d'un catalogue rend cette affirmation incertaine. Les différentes collections de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), incluant la nouvelle collection de zines de la Grande Bibliothèque, rassemblent aujourd'hui un nombre important de zines, tout comme la collection de la bibliothèque Frontenac, unique parmi le réseau des bibliothèques de la Ville de Montréal. La bibliothèque d'art d'*Artex*te contient un nombre important de zines d'artistes. On retrouve également un grand nombre de collections spécialisées plus modestes, mais tout de même importantes, contenant des zines. Certaines sont communautaires, comme la bibliothèque féministe queer *La Mandragore* à Montréal, d'autres sont affiliées à des institutions, comme la bédéthèque de l'Université du Québec en Outaouais.

Dernier aspect important de ce tournant institutionnel : la création de salons, foires et festivals dédiés aux zines. C'est également au courant des années 1990, et en accélération nette depuis les années 2000 et même au courant des années 2010, que l'on note la mise sur pied de ce type d'événements. On en compte aujourd'hui plusieurs centaines à travers le monde. À titre indicatif, le Zine World Calendar indexait plus de 500 événements à travers le monde en 2018, et près de 700 en 2019. Si un recensement complet reste impossible à atteindre, un simple coup d'œil sur Facebook et Instagram permet d'en trouver un très grand nombre, que ce soit aux États-Unis ou en Europe. Ces événements ont la particularité d'ancrer les scènes dans des espaces à l'échelle locale, et de permettre une circulation entre celles-ci en invitant des artistes à y présenter leur travail.

C'est donc en parallèle d'un renouveau institutionnel important qu'émergent les études universitaires sur les zines. Ce contexte induit de nouveaux rapports de force, au sein desquels les chercheur·ses sur les zines se trouvent immédiatement engagés.



La question à savoir qui peut être reconnu·e comme « représentant·e » légitime du fanzinat se pose ainsi dans des termes différents, et les différent·es acteur·rices en présence – artistes, journalistes ou critiques, bibliothécaires et archivistes, organisateur·rices d'événements, chercheur·ses, etc. – négocient, parfois de manière assez différente, ce nouvel état de fait.

## L'Affaire Teal Triggs

La controverse entourant la publication de *Fanzines: The DIY Revolution* de la chercheuse Teal Triggs en 2010 illustre bien les nouvelles relations de pouvoir induites par le tournant institutionnel récent du fanzinat, et la place parfois contestée qu'y occupe la recherche sur les zines.

Teal Triggs est une universitaire britannique, spécialiste du design graphique punk et professeure au Royal College of Art de Londres. Son travail sur les zines remonte aux années 1990. Au moment de la publication de *Fanzines*, sa réputation n'est donc plus à faire du côté britannique. En témoigne d'ailleurs le projet de livre lui-même, qui est publié simultanément par Thames & Hudson au Royaume-Uni et Chronicle Books à San Francisco, deux maisons d'édition grand public. Le livre est d'ailleurs traduit et publié la même année en France par Pyramyd, une maison d'édition spécialisée dans les beaux livres et les livres d'art. *Fanzines* est décrit comme un « Coffee Table Book », un beau livre surtout fait d'images. Y sont reproduites un grand nombre de couvertures et de pages intérieures de zines des années 1930 à la fin des années 2000. Beaucoup des zines reproduits sont issus de la collection personnelle de Triggs.

La controverse autour du livre touche aux droits de reproduction de ces images. Le 24 août 2010, Ramsey Beyer publie sur la plateforme de forum en ligne *WeMakeZines*, surtout utilisée par des « zinesters », un courriel de Triggs lui indiquant que la couverture de son zine *List* n° 12, « Goodbye Baltimore », allait être reproduite dans *Fanzines* (Everydaypants, 2010). Le problème ? Le livre est déjà imprimé, et la date de parution est prévue quelques semaines plus tard. Rapidement, les utilisateur·rices du forum partagent des courriels similaires, s'insurgeant à la fois de n'être averti·es qu'une fois le livre imprimé, autant que du fait que Triggs et Thames & Hudson/Chronicle Books se servent de leur travail pour en tirer un profit. Les échanges sur *WeMakeZines* s'enflamment rapidement, et chacun·e y donne son avis. Certain·es affichent leur indifférence – allant même jusqu'à tenir une ligne plutôt ferme contre la logique du droit d'auteur –, alors que d'autres s'offusquent du manque de considération de la part de l'autrice et des maisons d'édition. Un fait est rapidement souligné : certain·es zinesters, la plupart dont le travail est plus célèbre, ont déjà été contacté·es au moment où se déclenche la controverse.

Un groupe, rassemblé autour d'Alex Wrekk, autrice du guide d'autoédition *Stolen Sharpie Revolution* et animatrice du balado *Nobody Cares about your Stupid Zine Podcast*, décide de mener une campagne de boycottage. Un site internet est mis en ligne, rassemblant des témoignages, dressant la liste de celles et ceux dont les droits d'auteur n'ont pas été respectés, et répertoriant les erreurs factuelles contenues dans le livre. Beaucoup d'entre eux et elles ont rapidement reçu des excuses formelles de la part des maisons d'édition et un exemplaire

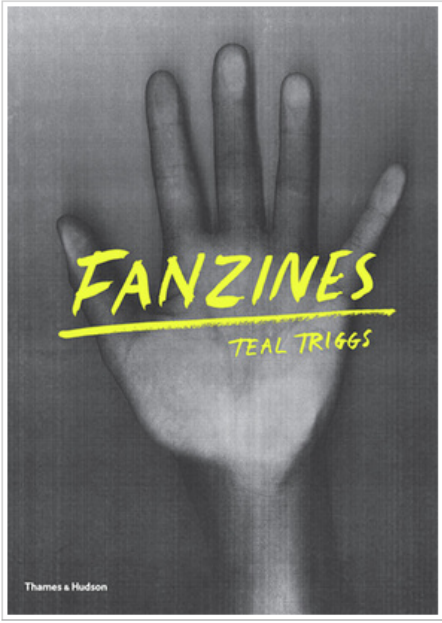
gratuit du livre, ce que certain·es ont jugé être trop peu, trop tard. Sur *WeMakeZines*, les échanges se sont poursuivis pendant plus d'un an. Des zines ont été publiés au sujet de la controverse, Wreck y a dédié un épisode entier de son balado (Neuland & Wreck, 2011) et des articles ont été publiés dans des « métazines », dont *Zine World* (Thompson, 2011).

## Fanzines by Teal Triggs

**Site menu**

- [Home](#)
- [News](#)
- [Contact](#)
- [Let's Talk About It](#)
- [Featured Zines](#)
- [Errors In The Book](#)
- [What You Can Do](#)
- [Dear Teal](#)

**Just say no.**



Fanzines was published by Thames & Hudson and released Autumn 2010. It features numerous essays that were written by Teal Triggs, which are accompanied by images of zines spanning several decades. She calls herself an avid collector.

Unfortunately, a great deal of the artwork contained within was included without the permission of the original artists, and in some cases, mis-credited or not credited at all. Teal herself has refused to answer many of the emails sent to her in regards to this matter, and has ignored calls for apologies and / or compensation.

To make matters worse, much of the information provided in her essays is blatantly untrue.

Thames & Hudson

This website exists to inform people of the author's appropriation of zines that were created in the DIY spirit and will serve to keep those interested updated on the matter. Please check out the links to the left.

Source : <http://fanzinesbytealtriggs.weebly.com/>

Si, en dehors des efforts du groupe rassemblé autour de Wreck, la réponse dans le fanzinat s'est surtout limitée à l'agacement ou à la désapprobation, la campagne menée contre Triggs a malgré tout porté fruit. Il n'est pas rare, encore aujourd'hui, de voir des chercheur·ses disqualifier le livre. L'autrice elle-même reste assez mal perçue dans le champ d'études et son travail déconsidéré. Elle a d'ailleurs interrompu ses recherches sur les zines depuis.

« L'Affaire Teal Triggs » (Jessie Lymn, 2014 : 49-77) met en lumière la place complexe qu'occupe la recherche sur les zines dans le fanzinat actuel. La controverse oppose une grande diversité d'acteur·rices : une universitaire, deux maisons d'édition grand public, des créateur·rices, ainsi qu'une figure d'autorité locale (Wreck). Les débats ont également lieu sur une panoplie de plateformes : forum en ligne, zines, magazines, balados, site internet, voire le livre de Triggs, et sont relayés notamment dans des thèses (Lymn, 2014). L'enjeu

servant d'élément déclencheur – le respect des droits d'auteur dans le fanzinat – semble, en un sens, rapidement effacé par la complexité des rapports de pouvoir mis en lumière par la controverse. Le rôle de « représentant·e » du fanzinat, autorisé ou contesté, semble structurer la polémique : d'un côté Triggs, en sa qualité d'universitaire, et de l'autre Wrekk, en sa qualité de « zinester » et d'actrice institutionnelle à l'échelle locale.

On peut tirer deux conclusions importantes de cette affaire. D'abord, dans le contexte actuel, les créateur·rices ne sont plus les seul·es à prétendre représenter le fanzinat. Un grand nombre d'acteur·rices prétendent également jouer ce rôle. Ces acteur·rices incluent des organisateur·rices communautaires comme Wrekk, et des universitaires comme Triggs, mais également des bibliothécaires et des archivistes, des enseignant·es, des organisateur·rices d'événements, etc. En se dotant d'une nouvelle configuration institutionnelle, le fanzinat se complexifie et abrite de nouveaux rapports de pouvoir. Ensuite, la légitimité de ces « représentant·es » du fanzinat s'appuie toujours, en définitive, sur celle des créateur·rices eux et elles-mêmes. Si, pendant l'affaire, Wrekk dispose d'une légitimité supérieure à Triggs, c'est sur la base de son contact avec les « zinesters ». C'est également sur cette même base que la légitimité de Triggs est remise en question. Non seulement, en tant que Britannique, ne dispose-t-elle pas des mêmes contacts dans le milieu américain, mais sa collaboration avec des maisons grand public la positionne d'emblée en contradiction avec le fanzinat. Sa négligence envers les « zinesters », et en particulier envers celles et ceux dont le travail n'est pas reconnu en dehors du fanzinat, est donc immédiatement interprétée comme suspecte. Comme l'a souligné Radway, les études universitaires sur les zines tirent, depuis Duncombe, leur légitimité d'une présence active des chercheur·ses dans le milieu qui les intéresse. Ceci demeure vrai aujourd'hui. L'« Affaire Teal Triggs » montre ainsi à la fois comment les chercheur·ses universitaires sont devenu·es des acteur·rices du fanzinat, et comment les créateur·rices restent, en dernière instance, les garant·es de leur légitimité en tant que « représentant·es » du fanzinat.

\* \* \*

Les enjeux liés à la légitimité des chercheur·ses occupent aujourd'hui une place importante, autant dans le fanzinat que dans la recherche sur les zines. Un exemple récent le rappelle. Dans le numéro 90 de *Broken Pencil* (hiver 2021), Jennie Robertson fait une recension de la revue internationale d'études sur les zines, *Zines Journal*, en posant la question dans ces termes : « *Academia: Friend or Foe to Zines?*<sup>7</sup> » (Robertson, 2021). Sa réponse ? Le fanzinat et l'université peuvent s'enrichir mutuellement, à condition que cette dernière reste fidèle à l'esprit des zines. Samuel Étienne, rédacteur en chef de la revue et éditeur de zines depuis la fin des années 1980, explique : « *I thought that zines should be studied by insiders first*<sup>8</sup> » (Robertson, 2021 : 38). C'est à la condition d'assurer cette garantie que les études sur les zines peuvent contribuer non seulement au fanzinat, mais également à ses aspirations politiques et culturelles. Loin d'être les seul·es à adopter ce point de

---

7. Je traduis : « L'université, amie ou ennemie des zines ? ».

8. Je traduis : « J'ai pensé que les zines devaient être étudiés d'abord par celles et ceux qui font partie du milieu ».

vue, Robertson et Étienne se font ici les porte-paroles d'un sentiment généralisé, tant chez les créateur·rices que chez les chercheur·ses, que l'« Affaire Teal Triggs » mettait déjà en lumière.

Je voudrais cependant, pour conclure, apporter un regard différent sur cette question. Il me semble que de se limiter à remettre la légitimité de la recherche universitaire sur les zines en question, c'est demander à la fois beaucoup et trop peu. On pourrait en effet se demander : à quoi bon « permettre » ou appuyer une recherche universitaire tout en la maintenant subordonnée au travail des créatrices et des créateurs qui, par ailleurs, documentent souvent leur propre pratique dans des zines ? Il me semble qu'il serait intéressant, non pas de remettre en question le fait que les créateur·rices soient garant·es de la légitimité accordée aux études universitaires, mais bien de se poser la question : qu'est-ce que les chercheur·ses et leur travail peuvent apporter au fanzinat ?

Je finirai donc en lançant quelques pistes de réflexion sur ce que pourrait constituer, à mon avis, la contribution spécifique de la recherche universitaire au fanzinat. Premièrement, un contact avec les œuvres du passé, ou encore celles qui sont inaccessibles, parce que produites dans des scènes trop éloignées géographiquement. Rares sont les zines à avoir été réédités ou à profiter d'une circulation internationale. Les collections de zines peuvent être lointaines ou difficiles d'accès. Dans ce contexte, les études universitaires sont souvent la manière la plus simple de connaître les zines au-delà de l'horizon du « ici et maintenant ». Deuxièmement, la recherche peut combler un déficit de réception et de reconnaissance critiques. Une partie importante de la recherche sur les zines est composée d'articles, voire de livres entiers, se concentrant sur un seul zine, ou une série de zines d'un·e même artiste. Les zines circulant dans les marges du champ culturel passent souvent complètement inaperçus de la critique journalistique, et les études universitaires sont souvent les seuls discours portant sur ces œuvres. Troisièmement, cette recherche offre une perspective d'ensemble, au-delà des sous-genres et des multiples microcosmes composant le fanzinat. Aux côtés de quelques festivals et collections « généralistes », les chercheur·ses sont souvent les seul·es à avoir une perspective globale sur le phénomène, traversant les frontières entre zines de bande dessinée, de musique, féministe, littéraire, de science-fiction, etc. Cette approche plus englobante permet de donner une image qui, sans être meilleure ou plus importante que celles, plus « partielles », de la plupart des autres acteur·rices du fanzinat, permet d'aborder les zines sous un jour différent. Quatrièmement et finalement, la recherche universitaire peut offrir une forme de légitimation au fanzinat, et ce, au-delà des quelques trajectoires exceptionnelles de créateur·rices reconnu·es en dehors du milieu. Si, depuis les débuts du fanzinat dans les années 1930 et 1940, des éditeur·rices de zines sont devenus célèbres et ont pu profiter d'une très grande reconnaissance, ils et elles ne représentent qu'une petite minorité. Étant souvent reconnu·es pour leur activité en dehors du fanzinat, ce dernier n'a pas nécessairement pu capter une partie de la reconnaissance qui lui reviendrait. La recherche universitaire permet de corriger le tir, en attirant l'attention non pas sur quelques figures d'exception, mais sur toute la culture du zine.

Ces contributions possibles de la recherche universitaire au fanzinat me semblent suffisamment importantes pour justifier son existence et sa participation active à la culture

contemporaine du zine. À une condition, cependant : que les universitaires intéressé·es par les zines jouent le jeu, acceptent leur ancrage dans le fanzinat et cherchent à y contribuer autant que possible. Trop souvent, en tant qu'universitaires, on souhaite changer l'université en y intégrant des objets, pratiques ou perspectives alternatives ou radicales. Il faut aussi penser à tirer un maximum de l'université pour le redonner aux milieux avec lesquels on travaille, et penser à les enrichir au même titre que l'université.

## Bibliographie

- ATTON, Chris (2002), *Alternative Media*, London, Sage.
- BAKER, Sarah et Zelmari CANTILLON (2022), «Zines as Community Archive», *Archival Science*, vol. 22, n° 4, p. 539-561.
- BRÉAN, Simon (2012), « Les érudits de la science-fiction en France, une tradition critique endogène », *ReS Futurae : Revue d'Études sur la Science-fiction*, n° 1, octobre, p. 1-20.
- BUCHANAN, Rebekah J. (2018), *Writing a Riot: Riot Grrrl Zines and Feminist Rhetorics*, New York, Peter Lang.
- DEVOE, Lauren et Sara DUFF (2021), *Zines in Libraries: Selecting, Purchasing, and Processing*, Chicago, ALA Editions.
- DODGE, Chris (1998), « [A Zine-Ography. An Annotated List of Books and Articles about Zines](#) », *Street Librarian* (blogue), [En ligne].
- DUNCOMBE, Stephen (1997), *Notes from Underground. Zines and the Politics of Alternative Culture*, The Haymarket Series, London & New York, Verso.
- ÉTIENNE, Samuel (2016), *Bricolage Radical 1. Presse alternative—être fan—Do-It-Yourself— Motivations*, Saint-Malo, Strandflat.
- ÉTIENNE, Samuel (2019), *Bricolage Radical 2. Fait main — détournement - urgence et procrastination – authenticité et ironie – eozine*, Saint-Malo, Strandflat.
- EVERYDAYPANTS, Ramsey (2010), « [How Do y'all Feel about This?](#) », rubrique «Uncategorized», *We Make Zines*, [En ligne].
- HAYS, Anne (2020), «A Citation Analysis about Scholarship on Zines», *Journal of Librarianship and Scholarly Communication*, vol. 8, n° 1, p. 1-34.
- JUBRI, Techniken jugendlicher Bricolage (2017), *Bibliografie zu Zines*, Berlin, Archiv der Jugendkulturen.
- LEGENDRE, Izabeau (2022), *La scène du zine de Montréal*, Montréal, AURA éditions.
- LEGENDRE, Izabeau (2023), *Artzines #17*, avec illustrations de Laur Pontak, Paris, Antoine Lefebvre éditions.
- LICONA, Adela C. (2012), *Zines in Third Space: Radical Cooperation and Borderlands Rhetoric*, Albany, State University of New York Press.
- LYMN, Jessie (2014), «Queering Archives: The Practices of Zines». Thèse de doctorat, Sydney, University of Technology.
- MACQUARIE, Charlie (2011), « [Zineography Spreadsheet](#) », Barnard Zine Library, [En ligne].
- NÉRET, Xavier-Gilles (2019), *Graphzine graphzone*, Paris et Marseille, Éditions du Sandre/Le Dernier cri.
- NEULAND, Derek et Alex WREKK (2011), « [Nobody Cares About Your Stupid Zine Podcast #3](#) », [En ligne].
- PIEPMEIER, Alison (2009), *Girl Zines. Making Media, Doing Feminism*, New York et London, NYU Press.
- PLATEAU, Arthur (2017), *La micro-édition: Plateforme de développement d'un univers personnel*, Toulouse, autoédité.
- RADWAY, Janice (2011), «Zines, Half-Lives, and Afterlives: On the Temporalities of Social and Political Change», *PMLA*, vol. 126, n° 1, p. 140-150.
- RAUCH, Jennifer (2021), « [Zines and Communication](#) », *Oxford Bibliographies*, Oxford, Oxford University Press, [En ligne].
- ROBERTSON, Jennie (2021), «Academia: Friend or Foe to Zines?», *Broken Pencil*, n° 90, printemps.
- SUBCULTURES NETWORK, The (2018), *Ripped, Torn and Cut: Pop, Politics and Punk Fanzines from 1976*, Manchester, Manchester University Press.

- THOMAS, Susan (2018), «Zines for Teaching: A Survey of Pedagogy and Implications for Academic Librarians», *Portal: Libraries and the Academy*, vol. 18, n° 4, p. 737-758.
- THOMPSON, Jerianne (2011), «Why I'm Mad About the New Fanzines Book», *Zine World: A Reader's Guide to the Underground Press*, n° 30, p. 6-8.
- TRIGGS, Teal (2010), *Fanzines: The DIY Revolution*, San Francisco et London, Chronicle Books/Thames & Hudson.
- WULFF, Hans J. et Patrick VONDERAU (2007), «Fanzines. Eine Arbeitsbibliographie», *Medienwissenschaft: Hamburg (Berichte und Papiere)*, p. 1-7.
- ZOBL, Elke (2003), «[Bibliography on Grrrl Zines, Girls' Studies and Feminist Cultural Studies](#)», *Girl Zines Network*, [En ligne].